

Illusions de Noël

FÉLÈNE et Jeanne, avant de se coucher, avaient, chacune, pendu au pied de leur lit, un bas de laine, le plus gros qu'elles purent trouver. Santa Claus n'est-il pas très bon ? La cheminée n'est-elle pas très large ?

Et cependant un grave souci avait jeté comme une ombre dans leurs grands yeux doux. Raymond, le frère aîné, leur avait dit quelques heures auparavant que Santa Claus, comme le petit Poucet, n'existait que dans les contes ; que toutes ces histoires de descentes dans les cheminées étaient imaginées par les mères pour forcer les petites filles à être sages. Hélas ! comme cette première morsure du doute leur avait été cruelle ! "Papa, est-ce vrai ?" me dirent-elles, en venant se blottir contre moi, pensives et attristées, attendant le mot qui abrège ou prolonge l'enfance.

Oh ! alors, avec une tendresse infinie, je les pris sur mes genoux et longtemps, longtemps, je les caressai. Je ramenai peu à peu leur croyance égarée, comme le printemps ramène les hirondelles aux anciens nids. Tous mes souvenirs, les joyeux souvenirs des Noël's d'antan glissèrent, de mon passé, dans leurs jeunes âmes. Je réchauffai leur rêve à la chaleur de ceux que j'avais vécus. Je leur dis, pendant que leurs paupières s'abaissaient lentement, le grand voyage de Santa Claus sous les nuits polaires, sa bonté pour les petits enfants bien sages, ses belles poupées distribuées chez le pauvre comme chez le riche.

Je parlais encore, et déjà le sommeil avait apporté son apaisement, et le sourire resté sur leurs lèvres me disait que maintenant leurs yeux intérieurs s'ouvraient sur des cheminées qui montaient jusqu'aux étoiles.

Dormez, mignonnes, dormez. Demain, de vos bas de laine jailliront des joujoux et des bonbons. Que vous importe que le vieux Noël ait pris les traits de votre mère, pour se glisser discrètement au pied de vos petits lits.

Puissiez-vous les garder longtemps vos charmantes illusions ?

Que ne donnerais-je pas moi-même pour les avoir encore !

Nos compatriotes Franco-Américaines

LEUR histoire est l'histoire de toutes les Canadiennes. Et les poètes qui ont chanté les gais sourires, les jolis minois, les beautés féminines du pays natal, seraient forcés de se répéter s'ils voulaient consacrer quelques strophes, rimer quelques sonnets à l'adresse des Franco-Américaines. Le rapprochement qui se fait entre elles n'est pas encore de l'atavisme, c'est le même cœur battant sous l'empire des mêmes sentiments ; ce sont les mêmes aspirations vers un idéal commun, c'est le même amour du beau et du bien ; leurs âmes, comme des harpes sœurs, vibrent avec une égale harmonie sous le souffle de la même brise patriotique et religieuse.

Chamfort a pu dire : "Les femmes n'ont besoin que d'être belles." Franco-Américaines et Canadiennes, épouses, fiancées ou sœurs sont là pour compléter sa pensée, et fournir les modèles de beauté rêvés par l'écrivain. Belles, elles le sont d'une beauté traditionnelle ; mais elles sont bonnes : la bonté, cette suave beauté de l'âme est surtout leur titre de prédilection aux hommages qui leur sont rendus. Leur nom, inscrit avec un discret orgueil sur les plus belles pages de notre histoire, y répand un parfum d'héroïsme, de vertu et de douceur qui ravive la fierté nationale dans les chants de victoire et rend moins douloureuses les blessures faites à l'âme par les souvenirs pénibles des jours de défaite. "O leum effusum nomen tuum."

Aux Etats-Unis, la femme canadienne a joué un rôle qui n'est pas assez connu. Pourtant, comme le disait Paul Marguerite, "les gens qui vivent ensemble et qui s'aiment s'entendent habituellement penser." Bismarck, l'inflexible "chancelier de fer," proclamait en pleurant sur la tombe de sa femme qu'à cette dernière il était redevable de tout ce qu'il avait fait de bien dans sa vie. Ce témoignage, parti de haut, était-il autre chose que la voix de la justice, proclamant à la face du monde la douce mais salutaire influence de celles qui ont puisé dans leur faiblesse même le

secret d'une force qui a donné aux œuvres du cœur et de la charité, une impulsion restée sans parallèle, après des siècles de progrès, de grandeur et de génie.

Sans doute, l'œuvre accomplie par la Franco-Américaine s'est développée dans un cadre assez restreint pour les laisser longtemps sur la liste des oubliés de l'histoire. Mais l'héroïsme ne pousse pas que dans les plaines immenses où les peuples passent avec un grand bruit d'armes. Il pousse, et le plus souvent c'est là qu'il fleurit, dans le cœur des humbles qui savent combattre pour un principe et ne reculent pas devant la tâche, toujours ardue, de conserver, malgré la persécution, malgré l'intolérance, malgré le fanatisme, les douces et fécondes traditions de leur race.

Les cœurs s'acclimatent peut-être, mais ils ne changent pas. Les Franco-Américains, après cinquante ans d'absence, chérissent toujours le pays natal avec une ardeur qui ne dépare pas l'attachement inébranlable, loyal, qu'ils ont pour le drapeau de leur allégeance. Mais, s'ils sont restés eux-mêmes, à qui le doivent-ils, sinon à celles qui, ayant pour mission d'égayer et de bénir leurs foyers en ont chassé la désespérance et conservé, dans toute sa beauté leur caractère ancestral.

Nous disons "la langue maternelle." Admirable expression qui résume bien, dans sa simplicité, la grandeur de l'œuvre accomplie par la Franco-Américaine. Les nôtres sont restés inébranlables dans leurs revendications parce qu'ils se sentaient appuyés, parce qu'ils étaient encouragés par des compagnes admirables dont le courage et l'amour ne se laissaient pas émousser par les déprimantes incertitudes de la vie de labeur. Et les générations grandissaient à l'ombre de tels foyers, bercées aux chants nationaux modulés, dans une effable musique par les lèvres pieuses qui, penchées sur les berceaux, en éloignent les songes affreux pour y verser tendrement les pures joies enfantines.

Et les hommes, heureux de tant de paix, d'amour et de gaieté, se sentaient plus forts.

"Heureux, dit Michelet, celui dont la femme refait tous les jours le cœur

Guy de Rosalmon